

HORACE BRAGELONE

*Comment cet imposant solitaire arrivait-il à drainer
dans ce coin perdu des Cornouailles
autant de "clients" d'âges et d'origines divers
qui s'attardaient 2 à 3 jours dans son manoir
et disparaissaient sans jamais revenir ?*

1^{ère} partie

Le conseil singulier de sir Carmichael

Lorsque je rejoignis la côte, après trois longues heures de conduite, le ciel soudain s'obscurcit.

La mer de Manche que je longeais maintenant revêtait sa robe des mauvais jours alors que les derniers virages m'offraient enfin son horizon lisse.

J'avais déposé mon sac à dos à l'auberge d'Exmouth et je parcourais et les derniers miles le long de Sandy Bay.

Je savais qu'il me guettait et j'avais perçu dans sa voix au téléphone une impatience gourmande, la veille, lorsque je lui avais détaillé les raisons pour lesquelles je le sollicitais.

Sir Carmichael m'avait persuadé de le rencontrer et je ne savais presque rien de cet homme, réputé pour son étrangeté. Horace Bragelone avait une cinquantaine

d'années et s'était retiré dans ce coin perdu des Cornouailles après le décès de son épouse. Il ne se déplaçait plus ou peu. Pourtant Sir Carmichael m'avait convaincu qu'il était la seule personne capable de débrouiller une telle situation.

La route sur la falaise contourna quelques blocs saillants et, après trois virages, je distinguai la silhouette dressée d'une tour en haut de laquelle une seule fenêtre était éclairée. Un signal ou un guide dans cette obscurité progressive ? Etais-je fébrile par mon impatience d'arriver ou à inquiet à cause de cette rencontre atypique ? Je pensai un instant au Jonathan Harker de Bram Stoker s'approchant des grilles du château de Dracula dans les Carpathes.

Le Manoir habité par Horace Bragelone était constitué d'un corps de logis d'aspect médiéval surmonté d'une tour crénelée côté mer et d'un petit chapiteau au toit pointu, côté Landes. Un porche voûté débouchait sur une cour où j'immobilisai ma vieille Rover P5.

Une lourde porte en bois pivota et un homme mince en complet noir s'avança sur le perron. Il me fit signe de le rejoindre :

- Bienvenue à Sandy Castle dit-il d'une voix morne et monocorde. Monsieur Bragelone vous attend au salon.

Un large corridor s'offrit à mes yeux avec des portes ouvragées et de part et d'autre et un gigantesque escalier

au centre. Ce qui m'intrigua en premier lieu ce fut la modernité du petit ascenseur immédiatement à gauche de cet escalier monumental.

Mon appariteur mystérieux ouvrit le vantail décoré de la porte de gauche : le salon était éclairé fastueusement.

Je n'avais pas encore franchi le seuil de cette pièce qu'une voix douce et flûtée, presque féminine, claironna :

-Je vous attendais à six heures précises, Monsieur MacFarlane.

Je n'avais pourtant que cinq minutes de retard. J'envisageai de bredouiller quelques mots en guise d'excuse mais je jugeai prudent de ne pas trop contrarier mon hôte. J'avais bien trop besoin de son aide dans mon sinistre.

Horace Bragelone était affalé dans un immense fauteuil, quasiment un sofa, qui avait semble-t-il de la peine à contenir le personnage.

Enveloppé dans sa robe de chambre couleur parme, Horace Bragelone paraissait démesuré, monstrueux. Sa tête à moitié chauve émergeait de son peignoir comme une petite excroissance rose. Ses yeux brillaient et son regard pétillait de Malice en me dévisageant.

Son visage paisible contrastait par sa douceur avec la dureté de ses premiers mots d'accueil.

2^{ème} partie

La confiance insolite de Véra Clairmont

Véra avait facilement trouvé sa place dans le train de la Southwest au départ de Victoria Station. Elle avait choisi un fauteuil en vis-à-vis au centre du wagon, se disant qu'elle pourrait plus facilement observer les autres passagers.

Depuis que cette question la turlupinait, elle était devenue nerveuse et dormait peu d'un sommeil agité.

Calée dans son fauteuil, elle enroula le câble de ses écouteurs et repensa à cette rencontre providentielle avec Cassiopée.

C'est Cassiopée d'Andromède, son amie d'enfance, qui l'avait reconnue alors qu'elle traversait un pont du Canal Saint-Martin pour rejoindre le métro. Après la surprise des retrouvailles et quelques échanges de banalités affectueuses, elle avait accepté l'invitation de Cassiopée et l'avait accompagnée jusqu'à la péniche où elle habitait.

Véra se souvenait des rideaux mouchetés d'étoiles et de la reproduction de la voûte céleste qui tapissait le plafond de

la salle principale, conférant à cet espace flottant un caractère pour le moins ésotérique.

Après avoir vidé sa seconde tasse de thé, Cassiopée l'avait interpellée avec tact mais aussi un aplomb extraordinaire sur l'inquiétude que tous ces gestes et attitudes trahissaient alors.

Aurait-elle eu des talents de voyante que cela ne l'eut pas étonnée.

C'est avec une confiance instinctive qu'elle lui avait exposé les motifs qui la chagrinaient et l'obsédaient depuis déjà plusieurs semaines.

Toute surprise par cette facilité à parler de cela avec cette personne inattendue, elle l'avait quittée avec le souvenir d'une extrême bienveillance et avec le sentiment que cela ne pouvait s'achever ainsi sans qu'elles aient une nouvelle occasion de se revoir.

Comment avait-elle pu se laisser persuader par Cassiopée à prendre un congé de son employeur et entreprendre un tel voyage de Paris à Londres, de Londres à Exeter puis Dartmoor et enfin Exmouth ?

Comment pouvait-elle, sur un simple conseil de son amie, s'exiler au fin fond de la Cornouaille à la rencontre d'un personnage encore plus inattendu ?

Le train avait laissé derrière lui les tours blanches de Battersea et des maisons basses alignés dans la banlieue de

Londres défilaient en chapelet gris-pâle à travers les vitres de la voiture 11 de la Southwest.

Vera ne voulait pas dormir même si elle savait qu'il lui faudrait plus de quatre heures pour atteindre Dartmoor et au moins deux de plus pour rejoindre le manoir où l'attendait monsieur Bragelone.

Elle se remémora la visite de Cassiopée dans son studio sous les toits de la rue des Saints Pères, deux jours après leur rencontre sur le canal Saint-Martin.

Horace Bragelone serait l'homme de la situation, le magicien ultime qui débrouillerait tous les fils et les noeuds de son mystère.

La description de Cassiopée n'était guère flatteuse :

Horace Bragelone vivait en reclus dans un manoir surplombant la Manche dans le Devonshire. Un majordome l'assistait pour les soins domestiques et peut-être même médicaux, avait-elle insinué.

Elle l'avait décrit comme un homme quasi impotent et obèse, seulement passionné par sa collection de monnaies du 19e siècle et par les cas exceptionnels qu'on lui soumettait.

Cassiopée était restée mystérieuse sur les circonstances qui l'avaient mise en présence de cette espèce de génie. Elle semblait pourtant si confiante en cet homme et Vera si subjuguée par son amie Cassiopée qu'il suffit de quelques minutes pour qu'elle soit convaincue que sa dernière

chance serait de partir à la rencontre de Monsieur Bragelone pour lui soumettre son problème.

Quelques sièges seulement étaient occupés dans la partie du wagon qui lui faisait face. Elle observa un homme à lunettes affairé sur son mobile, un couple de jeunes à moitié endormis sur leur fauteuil, une jeune fille en tailleur deux pièces qui semblait préoccupée, une mère et son fils endormi sur ses genoux. Elle détourna son attention et se concentra à nouveau sur les perspectives de sa prochaine soirée.

« Tu verras, lui avait dit Cassiopée, malgré sa laideur, ce petit homme développe un charme particulier et son attention pour toi sera empreinte d'une grande douceur. Il te percera à cœur au bout de quelques mots échangés.

Cependant prends bien garde : il ne supporte ni les dissimulations qu'il est capable d'éventer très vite, ni l'indiscipline des retards et la négligence de ta tenue. »

Vera, bien que préoccupée, finit par s'endormir.

Quelques heures plus tard, un taxi la déposait au pied d'une bâtisse médiévale, surmontée d'une tour crénelée.

La nuit était déjà tombée. Un homme en smoking s'avança jusqu'à la porte du véhicule et ayant saisi le bagage de Vera prononça d'une voix monocorde :

Bienvenue à Sandy Castle, Mademoiselle Clairmont.

3^{ème} partie

La limousine d'Augustus Flumberger

C'était plutôt une belle après-midi pour la saison.

Avant d'atterrir sur le court tarmac, Augustus Flumberger avait profité d'une vue étirée du Canal de Bristol qui rejoignait la mer Celtique au loin et donnait l'impression que la péninsule des Cornouailles était détachée du Royaume-Uni.

Quelle horrible manie ont tous ces gens indispensables de se retirer dans des pointes inaccessibles de nos contrées européennes ? maugréa-t-il, bien calé dans les cuirs de la limousine qui maintenant attaquait les collines de Red Hill. Il avait choisi Bristol plutôt que Londres pour réduire son trajet terrestre afin d'atteindre Exmouth dans les plus courts délais.

Homme de sciences, peu lui importait le confort feutré de la limousine noire et il appréciait plutôt la discrétion du chauffeur qui l'avait pris en charge. Cela lui permettait d'organiser son univers intérieur : il préférait mobiliser ses

réflexions sur le sujet qui le préoccupait et depuis déjà quelques semaines. Rien ne devait laisser place au hasard. Si Horace Bragelone avait la compétence de réduire les obstacles qui le paralysaient, alors qu'il soit efficace et utile. Que ce personnage soit excentrique, qu'il habite un corps difforme et refuse tout exercice physique, qu'il ait bouleversé son existence depuis 3 ans dédaignant le rythme trépidant de la vie urbaine pour se vautrer dans un manoir sur un rocher, tout cela était secondaire et superflu. Tout ce qui comptait pour le savant allemand était de requérir au maximum de leur puissance les cellules grises du « Pacha Bragelone » et qu'en quelques heures le problème insolite qu'il transportait avec lui trouve sa solution ultime.

Il explora les compartiments de l'habitacle, négligea le mini-bar et attira vers lui une tablette écrite. Il entreprit alors de classer et rédiger sur deux colonnes d'une part, les éléments qu'il souhaitait lui faire partager, et d'autre part la liste des qualités et défauts qu'il avait obtenue en se renseignant sur ce singulier personnage : ses études et ses connaissances scientifiques en tout premier lieu, son expertise juridique et l'étendue de sa culture en criminologie et pour finir s'opposant à l'austérité de ses modes de communication à sa froideur et à ses

indélicatesses notoires, sa grande capacité de compréhension de l'âme humaine.

Cet homme-là était forcément une exception. Il y a deux façons de vivre sa vie, écrivait Albert Einstein : l'une en faisant comme si RIEN n'était un miracle l'autre en faisant comme si TOUT était un miracle.

C'est deux concepts amusaient le physicien car ils proposaient en parallèle pour le premier, la rigueur de l'homme de sciences qui appuie toutes ces réponses sur l'analyse et la connaissance accumulée au cours des siècles, et pour le second, cet univers obscur et empirique où se côtoient inégalement intuition et humanisme, psychologie et ésotérisme, animalité et bienveillance.

En somme, cela résumait le portrait qu'on lui avait dressé d'Horace Bragelone.

À lui seul cet homme raccordait le paradoxe de la formule d'Einstein.

La lourde voiture noire avait maintenant dépassé Exeter et longeait l'estuaire de l'Exe à quelques miles seulement du château de Sandy Bay.

Sur le parvis un majordome en livrée noire scrutait les volutes poudreuses laissées par la limousine sur le chemin. Dans 2 minutes l'horloge du grand hall sonnerait 18 heures : décidément Augustus Flumberger était très ponctuel.

4^{ème} partie

Les périples d'un étudiant

Grégoire n'aimait pas beaucoup voyager. L'avion le terrorisait et le ferry le rendait malade. Il s'était donc résolu à déboursier un billet de 2^{ème} classe dans l'Eurostar qui reliait Montparnasse à Londres Saint-Pancras.

Le trajet ne lui avait pas paru long malgré une sensible bouffée d'angoisse pendant la traversée souterraine du Channel. Les vertes plaines du Kent avaient défilé à toute vitesse.

Il n'avait gardé de Londres qu'un maigre souvenir embrumé lors d'un séjour scolaire à l'âge de 14 ans et fut surpris par les tours modernes et vitrées qui coiffaient maintenant la City.

Son professeur de sociologie à Bordeaux tuteur de ses études l'avait longuement écouté lorsqu'il avait évoqué l'incident insolite auquel il avait été confronté.

Dans l'heure qui avait suivi cette conversation, son maître de conférence l'avait rappelé et l'avait convaincu de faire ce déplacement au fin fond des Cornouailles ou, en toute certitude, la solution l'attendait.

Mais qui était donc cet Horace Bragelone chez qui son professeur avait pris rendez-vous pour lui ?

Le peu d'informations qu'il détenait épaississait le mystère : Bragelone était un homme d'une cinquantaine d'années qui s'était retiré d'une vie publique intense menée auprès du Ministère de l'Intérieur britannique.

Pour Grégoire, l'universitaire l'avait qualifié de « thérapeute libéral » mais sa compétence ne relevait en rien du domaine médical. Il passait son temps dans sa piscine ou dans son fauteuil à classer et nettoyer sa collection de monnaies anciennes.

Pour le cas qui obsédait le jeune Grégoire, il serait l'unique recours, la parade absolue. Mais pour cela la rencontre était incontournable, indispensable.

L'étudiant était plus intrigué que perplexe.

Il avait rejoint maintenant Victoria Station et s'attendait à une longue après-midi de train en direction de Portsmouth puis d'Exeter.

La journée était pluvieuse et il se renfonça dans son siège sans espoir de profiter des paysages de la lande anglaise, et

donc il entreprit de relire les cours de ses deux précédentes semaines.

Horace Bragelone avait assis son existence au rez-de-chaussée d'un imposant manoir. Il ne se déplaçait plus dans les étages, renâclant à mouvoir ses 130 kilos dans l'escalier monumental qui occupait la majeure partie du hall. L'installation récente d'un ascenseur ne lui avait pourtant pas incité à modifier ses habitudes.

Son majordome, personnel unique en la demeure, entretenait deux des chambres du premier palier pour les occasionnels visiteurs et occupait la troisième.

Le dernier étage du bâtiment était fermé et les mobiliers 18ème et 19ème gisaient tels des fantômes recouverts de draps ternes.

D'une voix soutenue mais toutefois très douce, presque féminine, Horace Bragelone fit le point avec Mr Clemence, son employé.

« Nous recevons un jeune voyageur français, un Bordelais si j'ai bien compris ; il s'agit d'un étudiant en psychologie.

Vous l'installerez dans la suite Duke of Connaught et vous l'informerez de l'horaire du dîner en ma compagnie.

Veuillez lui préciser que son sujet ne sera pas évoqué au cours du repas mais lors du service des liqueurs dans la bibliothèque.

Selon mon estimation son séjour ne dépassera pas 3 nuits. Vous demanderez donc à Murray de se présenter jeudi matin pour le raccompagner à la gare. »

Sous une pluie battante, Grégoire Mercier descendit du vieux bus vert à l'arrêt d'Exmouth. La voiture de Murray, un vieux taxi londonien restauré, était au rendez-vous.

Le chauffeur s'empara du sac de voyage du jeune homme, à la descente du bus.

« Bonsoir monsieur Mercier. Bienvenue à Exmouth. dit-il d'un français chevrotant. Nous pourrons rejoindre Sandy Bay pour 18 heures.

5^{ème} partie

Les ambitions de Marion Saint-Sevrans

Marion Saint-Sevrans avait toujours mis toutes les chances de son côté.

Aînée d'une famille bourgeoise, élevée dans l'aisance, dans la banlieue cossue de Nevers, elle avait raflé tous les tableaux d'honneur de son lycée et après des études prestigieuses à Louis-le-Grand avait rejoint une célèbre école de commerce française.

Après deux stages à Manille et Osaka, elle avait créé sa propre start-up de management à Bruxelles en embauchant deux de ses camarades d'études.

Les trois filles débordant d'énergie, de ressources et d'idées, ne ménageant pas leur temps, avaient en quelques mois mis en orbite leur petite société. En quelques mois, les grosses entreprises européennes se jalouaient déjà leur fréquentation.

« Il se passe quelque chose d'insolite du côté d'Exeter, avait un jour annoncé Ludivine Coriolis, lors d'un briefing hebdomadaire. Qui veut s'en charger ?

Deux demi-journées suffirent à regrouper un tissu d'informations convergentes :

Horace Bragelone (mais était-ce sa véritable identité ?) avait la double-nationalité danoise et française et singulièrement malgré cela, il avait occupé un poste éminent au ministère de l'Intérieur Britannique, en toute discrétion, laissant aux élus le panache des décisions et des projets de lois les plus appréciées par l'intelligentsia.

Pourquoi au terme de quinze années de services s'était-il retiré au plus lointain ouest de l'Angleterre, en bord de Manche ? Quel événement ou incident avait pu mettre sur la touche un tel cerveau ?

Pourquoi maintenant des savants, des hommes politiques, des patrons omnipotents, mais aussi des voyageurs anonymes mobilisaient-ils des moyens de transport divers vers Exmouth, petit village du sud des Cornouailles, à notre époque où les liaisons numériques et audiovisuelles remplacent les déplacements par des téléconférences ?

Quel intérêt spécial pouvait motiver autant de personnalités ou autres personnes jusqu'au manoir gothique de cet intellectuel obèse, figée dans un fauteuil ?

En approfondissant leurs investigations, les trois associées mirent en évidence des changements majeurs dans l'environnement immédiat, soit professionnel soit familial, soit public des différents consultants qui n'avaient cotoyé Bragelone qu'en une occasion unique lors d'une visite au manoir de Sandy Bay.

Marion s'appuya sur les avis unanimes de ses collaboratrices pour conforter son intention de rencontrer Horace Bragelone.

Son embarras de ne pouvoir lui proposer une situation inédite à décrypter ou à résoudre fut rapidement balayé par son intention tenace de mobiliser les compétences de cette sorte de diplomate-expert pour l'associer au développement de sa société dont les ambitions devenaient internationales.

En regard de sa large enveloppe de frais de missions, n'étant pas à quelques euros près, elle pourrait affréter un vol privé depuis la Belgique. Elle avait vérifié qu'une quinzaine de kilomètres seulement séparait Sandy Bay d'Exeter International Airport.

La prise de rendez-vous fut plus délicate qu'elle ne l'aurait imaginé.

« Monsieur Bragelone ne prends pas les communications téléphoniques, fut la réponse nasillarde du majordome quasi-automate. Indiquez-moi vos coordonnées complètes et je vous adresserai un bref questionnaire.

Il appartiendra à Monsieur Bragelone d'accepter ou de refuser de vous recevoir. En fonction de sa décision, il vous sera alors possible de préparer votre entretien avec lui par téléphone. Eventuellement, il vous proposera un éventail de dates pour le rencontrer.

Dépitée, Marion Saint-Sevran fournit les renseignements demandés et raccrocha.

« C'est pas gagné, soupira-t-elle ; il va falloir jouer serré ! »

Elle fut néanmoins surprise lorsque, 15 jours plus tard, un choix de 3 séjours de 48 heures lui était proposé par courrier. Elle opta pour deux journées en milieu de semaine et contacta illico son agence de transport aérien.

6^{ème} partie

Les pensées secrètes du Tigre

Benito Dominguez était assez contrarié de devoir quitter sa résidence privée de Winchmore Hill. Ordinairement, lorsqu'il se rendait dans la capitale, il bénéficiait de l'anonymat feutré de sa limousine aux vitres teintées et d'un accueil savamment orchestré en tous lieux par le señor Gonzo. Ce dernier avait troqué son statut d'aide de camp pour celui de secrétaire particulier.

Mais l'affaire était urgente et ce diable d'homme dont il requérait le service avait farouchement refusé toute forme de déplacement.

Dominguez n'aimait pas l'Angleterre qui pourtant lui offrait la sécurité et dans ce cas il lui faudrait traverser ce pays de long en large pour satisfaire aux caprices de Monsieur Bragelone.

Il fallait que l'affaire fût importante ! Or cette fois elle l'était et ni les sbires qui l'avaient suivi depuis l'Amérique du Sud, ni les discrets hommes de loi dont il s'était attaché la fidélité, à prix d'or, n'étaient capables d'en démonter les rouages.

Il faisait suffisamment confiance au patron du cabinet d'avocats de Bond Street pour accepter que cet excentrique châtelain de Cornouailles pût être l'ultime opérateur, habile à réduire à néant cet extraordinaire inconvénient qui le mettait personnellement en danger.

Son départ très récent d'un petit État proche du Venezuela, où il s'était rendu trop vite indésirable, l'obligeait à mener son existence dans la plus grande discrétion en Angleterre. Son identité avait été transformée et son grade de général n'avait pas survécu au surnom de « Tigre » que la vindicte populaire lui avait attribué.

De fait, le petit État qui lui avait permis de s'enrichir s'était vite retrouvé à feu et à sang sous son joug.

Malgré toute sa diplomatie, le señor Gonzo avait éprouvé de grandes difficultés pour convaincre Horace Bragelone de s'intéresser au cas désespéré de son maître.

Les arguments financiers bien que considérables n'avait eu aucune prise sur lui et Dominguez avait dû se résoudre à

exposer lui-même au téléphone les récents événements qui de jour en jour maintenant le terrorisaient.

Les consignes transmises par le majordome d'Horace Bragelone avaient été claires :

Le señor Gonzo logerait à l'auberge d'Exmouth et le « Tigre » aménagerait dans une suite au 1er étage du manoir.

Cette dernière disposition n'était pas de nature à rassurer Dominguez : Il imaginait derrière chaque fauteuil un assassin anarchiste qui l'aurait tracé depuis son départ d'Amérique.

Le trajet de Londres à Exmouth lui parut interminable ; cette distance correspondait à cinq fois la largeur du pays qu'il avait abandonné.

Au terme du voyage, lorsqu'il aperçut sur le perron de Sandy Castle le majordome en tenue noire, il soupira :
« Maigre consolation mais ce n'est pas celui-là qui rangera mes effets dans les armoires aussi bien que Gonzo. »

Horace Bragelone s'était assis derrière un large bureau d'acajou pour sa première entrevue avec Dominguez. Ses gros doigts vissés sur le bord de la table, il prit une large respiration et força sa voix à l'entrée de l'ex- dictateur :

« Général Diaz il me répugne à vous saluer par votre nom d'emprunt et la règle veut ici que rien ne soit dissimulé. En contrepartie, je peux vous garantir que rien ne transpirera, ni de votre présence en ces murs, ni de nos futures conversations privées.

Je vous souhaite une bonne installation et je vous recevrai ici-même à 9 heures, sitôt passé le dîner. »

7^{ème} partie

Les résistances du libraire de Cleveland

Léonard Grimpsey n'avait jamais pris de congés depuis qu'il avait hérité de la petite librairie de son oncle dans Brooke street, à Cleveland.

Sa clientèle était constituée de lecteurs du quartier habitués aux rayons hétéroclites où s'empilaient sans classement spécifique romans historiques et classiques, brochures du milieu du 20^e siècle et livres scientifiques récupérés dans une université voisine.

Au fil des ans il avait gagné la confiance de ses clients et la leur rendait en les laissant déambuler à leur guise entre les étagères.

Occasionnellement, il embauchait un jeune employé pour quelques jours de grand nettoyage ou quelques semaines de restauration des couvertures et tranches les plus abîmés de son inventaire.

C'est en réponse à sa perplexité soudaine que Thomas Cubitt, posant un pinceau de colle, lui fit remarquer combien extraordinaire était ce nouveau problème.

-Ça ne vous regarde pas vraiment, répondit le libraire.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, il comprit que les conseils du jeune homme méritaient peut-être un peu plus d'attention.

- Je connais la personne qui vous tirera d'affaire, affirma Thomas.

-Faisons le venir au plus vite, s'exclama le libraire.

-Je crains que cela ne soit difficile : il vit en Angleterre et ne se déplace jamais.

Il s'appelle Horace Bragelone et il est rond comme un Bouddha. Je ne sais même pas s'il peut tenir sur la banquette arrière d'un taxi.

Si vous lui soumettez votre problème, je ne doute pas qu'il vous favorise un accès privilégié à sa demeure pour deux ou trois jours ni qu'il vienne à bout de toutes vos difficultés.

-Mais il est hors de question que je quitte Cleveland.

-Alors je n'ai rien dit, soupira Thomas Cubitt.

Dans l'après-midi le jeune étudiant leva un regard interrogatif vers son patron dont le visage s'allongeait et témoignait d'une grande morosité.

-Je puis garder votre boutique si cela peut faciliter votre décision.

Léonard Grimpsey grimaça.

Dès le lendemain matin, sur les recommandations du jeune Cubitt, il joignit par téléphone le manoir de Sandy Bay en Cornouailles où un interlocuteur à la voix très ampoulée lui indiqua toutes les démarches préalables à sa visite.

Il avait quelques économies dans lesquelles il grappillait pour offrir des cadeaux à ses neveux. Il n'hésita pas à ponctionner le prix d'un vol aller-retour pour la capitale anglaise et une enveloppe conséquente pour ses faux frais.

Sa préoccupation était majeure et il était convaincu maintenant que tous les obstacles nuisant à sa sérénité devaient être anéantis, quel qu'en soit le prix.

Il partit la veille du rendez-vous et réserva une nuit d'hôtel à Londres, près de l'aéroport d'Heathrow qui offrait l'opportunité d'un vol direct vers Exeter dans la matinée.

Peu après 17 heures, son taxi longeait L'Exe et à l'horizon se dessinait, au sommet d'un promontoire, les murs crénelés d'un vieux château.

Au-delà, un ciel gris se confondait avec la mer brumeuse.

« On se croirait en plein cœur des Carpates », songea-t-il en se remémorant la collection de romans d'épouvante sur la 4e étagère de son arrière-boutique.

Le taxi déboucha dans une petite cour carrée entre deux lions de pierre. Sur la dernière marche du perron, un homme en noir l'attendait.

-Bienvenue à Sandy Castle Monsieur Grimpsey. Je vous conduis à votre chambre, à l'étage, la suite Lady Mary Boleyn.

Vous pourrez vous reposer de votre voyage. Le repas sera servi à 19 heures dans la grande salle. Monsieur Bragelone vous honorera de sa présence et vous recevra en privé après le service des cafés.

8^{ème} partie

Premières heures à Sandy Castle

La table d'hôtes d'Horace Bragelone semblait minuscule tant la salle était démesurée.

Lorsque j'entrai le châtelain était déjà assis dans un large fauteuil qui peinait à le contenir et me faisait face.

La table était dressée pour deux. D'un sourire il m'invita à m'installer.

Sa bouche fine contrastait avec ses yeux globuleux et son front chauve semblait un œuf émergeant du coquetier géant de son col de fourrure.

La conversation se porta sur ma ville et mon pays d'origine et sur les activités que j'avais jusqu'à lors pratiquées.

Je n'osais pas le questionner sur sa personne ou son passé tant son impassibilité benoîte me déroutait. Je me conformai aux recommandations du majordome pour ne pas évoquer lors du repas le sujet qui avait motivé mon déplacement.

Trois services se succédèrent accommodés de vins finement sélectionnés.

Une fois consommé le dessert, Monsieur Bragelone se leva très lentement et je pus apprécier dans toute sa hauteur ou plutôt toute sa largeur la corpulence du bonhomme. Mesurant mes pas dans son sillage, je le suivis vers une petite pièce voisine dont l'entrée s'arrondissait dans un style mauresque.

Monsieur Clemence, son serviteur, avait disposé sur une table basse des porcelaines pour le café et sur une étagère solidaire de la tablette s'alignaient des flacons de liqueurs colorées.

Nous nous assîmes face à face sur deux sofas. D'un simple signe de main Monsieur Bragelone m'incita à développer le problème qui obsédait mes nuits et mes jours.

J'exposai longuement en prenant soin de n'omettre aucun détail conformément au conseil qui m'avait été prodigué avant d'entreprendre mon voyage en Cornouailles.

Je savais que toute dissimulation ou fraude était passible de l'interruption définitive de notre entretien.

Horace Bragelone me fixait intensément et, curieusement, ne prit aucune note.

Plusieurs dizaine de minutes furent nécessaires sans qu'une seule question ne vienne interrompre mon récit.

Lorsque je mis un terme à mon monologue il ferma les yeux quelques secondes, puis les ré-ouvrant, intervint :

-Avez-vous bien évoqué toutes les précisions utiles à votre cas ? Prenez quelques minutes de réflexion encore.

Lorsque je me tus pour la seconde fois il pinça ses lèvres en un léger sourire et d'une voix très douce glissa :

-Je vois.

Il me fixa à nouveau comme guettant une expression de soulagement sur mon visage, vida sa tasse de café.

Monsieur Clémence entra alors dans la pièce pour nous proposer un cordial ou un digestif.

Je n'osais plus intervenir. Ce fut seulement lorsque je portais le petit verre en cristal coloré vers mes lèvres qu'il reprit, de sa voix posée :

-Vous accorderez à mon intelligence et à mes investigations la totalité de la journée de demain. Tenez-vous simplement à ma disposition en début d'après-midi car j'envisage de vous poser plusieurs questions.

Malgré le caractère inédit et complexe de votre situation, je ne désespère pas de pouvoir vous tirer de cette impasse d'ici votre retour chez vous ; c'est pourquoi je vous souhaite une excellente nuit.

La suite dans laquelle j'avais aménagé, bien que profitant du confort moderne, avait gardé tout son caractère du 17e siècle : parures, tentures, mobiliers et boiseries combinaient charme et confort. Autant les remparts et la

tour crénelée suggéraient mystère et fantastique ténébreux, autant la chaleur et la décoration de cette suite contribuaient à la quiétude et au repos.

Lors du service du breakfast, monsieur Clémence me proposa un parcours à travers la lande ou un itinéraire de sentier longeant la falaise de Sandy Bay.

Il était évident que je ne reverrai pas monsieur Bragelone pour la matinée.

Je profitai en solitaire du buffet froid de midi.

Je finissais mon café lorsque le majordome m'invita à le suivre.

Horace Bragelone m'attendait sous une véranda « Belle Epoque » qui offrait une vue plongeante sur la Manche.

Au large, quelques brèches dans les nuages brisaient le miroir estuaire par de longues lézardes dorées.

Cette nouvelle entrevue dura trois quart d'heure.

Par des questions méticuleuses et précises monsieur Bragelone me poussait parfois dans des retranchements imprévus et m'obligeait à élargir mon champ de supervision sur mon affaire.

À l'issue de chacune des réponses j'avais la sensation d'avoir forcé une porte, arraché un cadenas, violenté ma mémoire et expurgé des lambeaux de chair et d'émotion depuis les tréfonds de ma conscience.

Je quittai la véranda l'esprit très perturbé et le cœur fragilisé et résolu de me réfugier dans ma chambre.

Je ne tardai pas à sombrer dans une sieste profonde, léthargique.

Monsieur Clémence fit retentir le gong du grand hall à 19 heures précises.

Monsieur Bragelone occupait la même place dans la grande salle à manger.

Ce fut lui cette fois qui alimenta notre conversation en citant et décrivant des civilisations de pays éloignés en Afrique, en Amérique du Sud et même en Australie, se piquant de relever ce qui distinguait la philosophie de ces peuples de nos mentalités étriquées d'Européens.

Puis, dans le salon mauresque, Horace Bragelone s'engloutit dans son sofa comme dans un édredon de plumes.

Il mit un doigt sur sa bouche.

Un morceau de musique classique envahi doucement la petite pièce et je savourai café et Chartreuse, sans prononcer un mot, bercé par ces mesures voluptueuses.

A la fin du troisième mouvement, la musique s'interrompt. -Nous nous rencontrerons une dernière fois demain après-midi. Vous disposerez de matériel d'écriture pour votre prochaine soirée. Votre séjour à Sandy Castle pourra ainsi se conclure après-demain.

9^{ème} partie

La victoire sur un plateau

Ma nuit suivante fut traversée par un rêve impressionnant. Je plongeais dans une eau glacée à la recherche d'un objet englouti. Lorsque je le saisis, déposé sur un fond clair comme un miroir, je manquais d'air et brusquement m'étouffais dans un univers bleu transparent comme le fond d'une piscine.

Mes pieds et mes mains se débattaient pour me ramener vers une surface qui s'éloignait sans cesse. A bout de souffle et en panique extrême, j'ouvrais la bouche pour crier et ainsi perdre toute chance d'air en direction de mes poumons et me réveillais, trempé de sueur et empreint de terreur.

Dans une semi-conscience, je reconstruisais des pans de mur de mes lieux de vie, reconnaissais des personnages dont je dépendais ou qui vivaient sous mon autorité, des disparus de ma famille et, inexplicablement, des

personnages inconnus, nouveaux, lumineux, qui réclamaient une place dans mon univers.

C'est alors que tout s'emboîta !

La solution était à portée de mes mains mais au lieu de la saisir goulûment je me rendormis d'un coup.

Je passai la matinée à flâner sur la falaise essayant, en vain, de reconstituer mon rêve.

Après le lunch suivant, je retournai dans la grande salle.

Un plateau rectangulaire, plus seyant dans cet espace, avait remplacé la petite table. Horace Bragelone était debout et déplaçait des pavés de bois surmontés de petits drapeaux, tel un général penché sur une carte d'état-major, à la veille d'une grande bataille.

Je m'approchai, intrigué, et compris, pâle de stupeur, que tout un chapitre de mon existence s'étalait sur cette table, en réduction. Je reconnus très vite tous les éléments de mon récit de l'avant-veille sous la forme de cubes, de bâtonnets, de petits cônes pour les personnages, de colonnes et, au centre, une pyramide à étages colorés.

Des craies de couleurs différentes étaient disposées à divers endroits et quelques tracés démarraient comme des sentiers de lumière.

Horace Bragelone ouvrir ses mains sur ce terrain fictif :
Voilà ! C'est à vous !

Comprenant son invitation, recouvrant mes émotions de la nuit précédente, revivant en direct la fin de mon rêve, je m'emparai de la première craie.

Les éléments perturbants et les éléments favorisants étaient disposés de telle façon que, sans aucun choix possible, je pouvais relier les figures de bois une à une ; je déplaçai les personnages et les lieux et matérialisai les trajets à la craie. Les changements de couleur étaient évidents.

Tout venait à moi comme le fil de la pelote d'Ariane dans le labyrinthe.

Au fur et à mesure de ma circonvolution autour de la table, de mes tracés et de mes constructions, je gagnai en énergie, en lucidité et en certitude.

Quand tout fut parfaitement associé, je m'assis, au bord de l'épuisement et contemplai mon œuvre.

Horace Bragelone me dévisageait, les yeux brillants, la bouche satisfaite.

Je réalisais avec effarement que j'avais bouleversé tous mes repères.

Ca ne pouvait pas être un jeu, ni un rêve éveillé, ni une douce et utopie sans lendemain !

Tout devait être maintenant bousculé, transformé, en un mot révolutionné !

C'est alors que Monsieur Clémence fit son entrée entraînant devant lui un service de chocolat chaud et de pâtisseries à l'anglaise.

Je quittai Sandy Castle comme prévu le lendemain matin.

Epilogue

Hector McFarlane conduit toujours avec délice sa vieille Rover P5 noire. Il échange volontiers avec Si Carmichael sur son passé de trader à la Banque d'Angleterre autour d'un verre de Sherry hors d'âge. Malgré sa vivacité d'esprit et sa grande compétence en affaires, il s'est cependant retiré dans son cottage et a développé un élevage d'alevins dans les deux bassins en contrebas de sa pelouse.

Véra Clairmont partage maintenant la vie de Cassiopée sur le Canal Saint-Martin. Elle ne se déplace plus hors de la capitale. Elle a loué un modeste local vitré sur une petite place pavée où elle dirige avec talent et pédagogie une école de dessin d'art.

Augustus Flumberger vit toujours en Allemagne. Il a pris sa retraite de la recherche et de l'enseignement et publie régulièrement des ouvrages de vulgarisation scientifique. Il se satisfait de son modeste succès auprès des publics non spécialisés.

Grégoire Mercier a abandonné momentanément ses études de psychologie et sociologie à Bordeaux pour entreprendre un tour du monde priorisant l'hémisphère sud. Il compte faire des pauses prolongées dans le désert australien et dans les Andes d'Amérique du Sud et boucler son périple en parcourant l'Afrique noire. Il compte sur son ingéniosité et son sens de la débrouille pour financer ses nouveaux déplacements par sa participation à divers travaux locaux.

Marion Saint-Sevrans a cédé ses parts de société à ses deux associées et a disparu de Bruxelles sans annoncer ses intentions. Au terme de plusieurs mois sans nouvelles, ses camarades d'étude ont découvert qu'elle gérait une organisation non-gouvernementale d'entraide dans un village reculé des Philippines.

Son livre sur les arts culinaires japonais fait référence auprès de nombreux gastronomes.

Benito Dominguez a de nouveau changé d'identité et n'hésite plus à se déplacer d'hôtels en hôtels, barbu grisonnant, méconnaissable, il contribue en sous-marin à la Fondation Internationale entre les Pays d'Amérique du Sud qu'il a initiée et subventionnée. Le Señor Gonzo, après avoir organisé la vente de Wishmore Hill, a eu pour mission

d'effacer toute trace médiatique du « Tigre » et s'est ensuite retiré aux Etats-Unis.

Léonard Grimpsey a associé deux nouveaux employés à la modernisation de sa librairie et à sa transformation en coopérative spécialisée dans la vente en ligne d'éditions rares.

Il parcourt toujours les différents états à la recherche de nouveaux ouvrages.

Horace Bragelone partage son temps entre sa collection de monnaies anciennes et ses rosiers. Il continue à lire la presse et refuse systématiquement toute proposition de déplacement hors de Sandy Castle et de la piste goudronnée qui longe les falaises.

Il espère votre prochaine visite.

Veillez bien à ne pas arriver dans son manoir après le 6^{ème} tintement de l'horloge du grand hall. Vous seriez alors confronté au froncement de sourcil extrêmement sévère de Mr Clemence.

SOMMAIRE

Le conseil singulier de sir Carmichael	1
La confiance insolite de Véra Clairmont	5
La limousine d'Augustus Flumberger	9
Les périples d'un étudiant	13
Les ambitions de Marion Saint-Sevrain	17
Les pensées secrètes du Tigre	21
Les résistances du libraire de Cleveland	25
Premières heures à Sandy Castle	29
La victoire sur un plateau	35
Epilogue	39